**Françoise de Graffigny, *Lettres d’une Péruvienne*, 1747-1752 : lettre XXII, extrait**

|  |  |
| --- | --- |
| 1.5.10.15.20.25. | J’avais compté, mon cher Aza, me faire un ami du Savant *Cusipata*, mais une seconde visite qu’il m’a faite a détruit la bonne opinion que j’avois prise de lui, dans la première ; nous sommes déjà brouillés.Si d’abord il m’avait paru doux et sincère, cette fois je n’ai trouvé que de la rudesse et de la fausseté dans tout ce qu’il m’a dit.L’esprit tranquille sur les intérêts de ma tendresse, je voulus satisfaire ma curiosité sur les hommes merveilleux qui font des Livres ; je commençai par m’informer du rang qu’ils tiennent dans le monde, de la vénération que l’on a pour eux ; enfin des honneurs ou des triomphes qu’on leur décerne pour tant de bienfaits qu’ils répandent dans la société.Je ne sais ce que le *Cusipata* trouva de plaisant dans mes questions, mais il sourit à chacune, et n’y répondit que par des discours si peu mesurés, qu’il ne me fut pas difficile de voir qu’il me trompait.En effet, dois-je croire que des gens qui connaissent et qui peignent si bien les subtiles délicatesses de la vertu, n’en aient pas plus dans le cœur que le commun des hommes, et quelquefois moins ? Croirai-je que l’intérêt soit le guide d’un travail plus qu’humain, et que tant de peines ne sont récompensées que par des railleries ou par de l’argent ? Pouvais-je me persuader que chez une nation si fastueuse, des hommes, sans contredit au-dessus des autres, par les lumières de leur esprit, fussent réduits à la triste nécessité de vendre leurs pensées, comme le peuple vend pour vivre les plus viles productions de la terre ?La fausseté, mon cher Aza, ne me déplaît guère moins sous le masque transparent de la plaisanterie, que sous le voile épais de la séduction, celle du Religieux, m’indigna, et je ne daignai pas y répondre. |